

# Les socialistes parlent-ils une langue morte ?

Par Rachid Laïreche et Laure Breton - 6 mars 2018 à 20:56

**«Vivre ensemble», «social-écologie», «gauche de gouvernement»... Les postulants à la tête d'un PS atomisé, continuent de ressasser la rhétorique creuse qui les a perdus.**

Automne 2016, le supplice des socialistes est à son comble : François Hollande sera-t-il ou non candidat à un deuxième mandat ? Sortie de nulle part, mais supposément rédigée par des membres du PS, une tribune circule sous le manteau pour demander au chef de l'Etat de renoncer. Verdict sans appel du premier secrétaire de l'époque, Jean-Christophe Cambadélis, une fois que l'étrange missive atterrit dans ses mains : *«Ça ne vient pas du PS, on ne parle pas comme ça nous.»*

## Désuet

Reconnaissable entre toutes, la langue socialiste ressemble aujourd'hui à une langue morte, un latin désuet au cœur du monde nouveau. Sur le chemin du congrès d'Aubervilliers, début avril, les quatre candidats au poste de premier secrétaire - tous des hommes de plus de 40 ans, dont au minimum vingt passés dans les couloirs et les coulisses socialistes - ont rédigé des textes d'orientation (des «motions» dans le jargon) censés renouveler les idées et les mots du Parti socialiste. Des programmes qu'ils défendent mercredi soir à l'occasion d'un inédit débat radiotélévisé sur le mode d'une campagne présidentielle. Emmanuel Maurel, Luc Carvounas, Olivier Faure et Stéphane Le Foll vont plancher pendant 1 h 30 sur trois thèmes : exercice du pouvoir et bilan du quinquennat Hollande, modèle de développement, Europe et mondialisation. De quoi faire entendre leurs voix, sur la défaite de 2017 et l'avenir du PS.

## Caoutchouc

Au-delà du choix du futur chef du parti, un congrès est censé être l'occasion de créer un nouveau corpus idéologique, une nouvelle grammaire politique. Surtout quand Laurent Wauquiez «parle peuple» dans l'espoir de mieux se rapprocher du FN, quand les piliers du macronisme inventent un sabir politique mixant logorrhée entrepreneuriale et néologismes anglophones, et quand Jean-Luc

Mélenchon se targue de réinventer le champ lexical politique. Depuis belle lurette pourtant, tout se passe comme si les socialistes ne savaient plus parler aux Français, se contentant de se parler à eux-mêmes, adoptant un mélange de mots aseptisés et technocratisés. Où il est question de *«vivre ensemble»*, un mot caoutchouc gommant toute conflictualité sociale et dénué de contenu politique, de *«gauche de gouvernement»* ou de *«social-écologie»*. Certaines formules sont devenues automatiques mais n'éveillent plus rien de concret dans l'esprit des citoyens, de la *«dose de proportionnelle»* à la *«nouvelle étape de la décentralisation»*. *«Mécaniques, creux, ressassés, les mots socialistes sont la partie émergée de la non-régénération intellectuelle du parti, la preuve que le PS n'a pas revu sa vision du monde»*, estime durement Rémi Lefebvre, politologue à l'université de Lille. *Il y a une langue indigène, codée, qui est celle des militants mais surtout des dirigeants»*. *Des éléphants socialistes qui ne sont jamais au pouvoir, mais «en responsabilité», «en capacité» et surtout «en cohérence»*.

Une langue de l'entre-soi qui n'est pas propre au PS mais à tous les partis traditionnels, estime Barbara Romagnan, désormais membre du mouvement Génération·s de Benoît Hamon, le candidat du *«futur désirable»* en 2017. Pour être comprise désormais, l'enseignante écrit ses interventions comme si elle s'adressait à sa mère, *«une citoyenne intéressée par la politique mais pas experte»*.

## **Déconnexion**

*«Le problème du PS, c'est qu'il y a toujours eu trop de gens qui parlaient pour montrer qu'ils ou elles en avaient le droit plus que pour dire des choses»*, analyse Raphaël Haddad, docteur en sciences de l'information et de la communication. Cela fait longtemps que les écrits socialistes ne mentionnent plus la *«classe ouvrière»*, parlant d'*«électorat populaire»* et d'*«égalité réelle»* depuis une note de Dominique Strauss-Kahn pour la fondation Jean-Jaurès datant de 2004. Espérant ripoliner son parti, Ségolène Royal avait dégainé des concepts nouveaux en 2007. L'*«ordre juste»* avait fait long feu mais la quasi-totalité des politiques se sont aujourd'hui convertis à la *«démocratie participative»*. Et son idée, simple, de lutte contre la *«vie chère»* a marqué les esprits. En arrivant à l'Élysée, François Hollande invente le *«redressement productif»*, nouveau nom du ministère de l'Industrie, et adopte l'*«égalité femmes-hommes»* en vertu d'un socialisme censé être plus féministe mais surtout... de l'ordre alphabétique.

En 2014, quand les choses ont commencé à patiner sévère, on a vu fleurir une flopée de concepts déconnectés du réel. Des formules creuses cachant les réalités politiques qu'on ne veut pas voir, comme la «*gestion rigoureuse des finances publiques*» pour ne pas parler de «rigueur» et encore moins d'«austérité». Ou des appellations incompréhensibles, comme le «*glissement vieillesse technicité*» pour évoquer la préservation impossible du traitement des fonctionnaires.

### «Jaurès sur Internet»

Pour Rachid Temal, ce travers remonte à plus de trente ans, quand le PS se cherchait une crédibilité. «*Au début des années 80, on voulait démontrer notre capacité à gérer le pays, reconnaît le premier secrétaire par intérim. Du coup, on a utilisé un langage compliqué et des mots importants, pas compréhensibles par tous.*» Plume de Benoît Hamon pendant la présidentielle, Mehdi Ouraoui pense que la déconnexion verbale est plus récente. «*Pendant longtemps, la langue socialiste changeait la vie, rappelle le dirigeant PS. C'était un mélange des mots de la jeunesse des années 80 et de Mitterrand qui reprenait la rhétorique marxiste. Nos mots exprimaient une vision.*» Les socialistes au fil des ans ont même inventé des mots comme «*coup d'Etat social*», «*se pacser*» ou «*RTT*». *Aujourd'hui, quand Macron et Mélenchon parlent beau et littéraire en campagne, «nos dirigeants ne vont plus au théâtre, déplore Ouraoui. Ils ne lisent plus et s'intéressent peu à la culture. A la fin d'un discours, ils citent du Jaurès qu'ils ont trouvé sur Internet». Pourtant, la figure tutélaire des socialistes estimait en son temps que «seule la clarté est révolutionnaire».*

---

### Luc Carvounas, 46 ans : Vallsiste repentir

**Points forts.** C'est lui qui s'est lancé en premier dans la course à la direction du Parti socialiste. Le député du Val-de-Marne s'est entouré de proches de Benoît Hamon et d'Arnaud Montebourg pour faire sa campagne. Il défend l'union de la gauche, une alliance «*arc-en-ciel*», celle qui lui a permis de diriger la commune d'Alfortville (Val-de-Marne) de 2012 à 2017. C'est d'ailleurs son parcours d' élu local qu'il met le plus souvent en avant, son «*sens des responsabilités*». Pour certains, Luc Carvounas représente la nouvelle aile gauche du PS tout comme Emmanuel Maurel. Mais le néodéputé résiste. Il a réussi à se sortir des clivages.

**Points faibles.** Son passé est un boulet, ses camarades lui reprochant ses années de porte-flingue de Manuel Valls. «*Il est passé de l'aile droite du parti à l'aile*

*gauche*», répètent à l'envi ses adversaires. Luc Carvounas se défend : «*J'ai connu un long compagnonnage avec Valls, concède-t-il. Aujourd'hui, je suis libre et libéré. Ce que je retiens surtout de ce parcours, c'est ma loyauté.*» Une loyauté qui l'a poussé à défendre la déchéance de nationalité en 2015.

## **Stéphane Le Foll, 58 ans : Grande gueule (trop) proche de Hollande**

**Points forts.** Il est visible, reconnu et reconnaissable dans le débat politico-médiatique. Il en fait son argument principal : «*Certains pensent que ma notoriété me disqualifie. Je pense au contraire que c'est ce dont le PS a besoin pour se redresser et pour qu'il existe dans le débat public.*» Député de la Sarthe, l'ancien ministre de l'Agriculture mise sur sa connaissance des profondeurs du PS. Pendant le quinquennat Hollande, Le Foll se faisait un devoir de tenir une réunion avec les militants locaux à chacun de ses déplacements ministériels. Il espère qu'ils s'en souviendront.

**Points faibles.** Ses adversaires voient en lui un clone ou une continuation de François Hollande, dont il est très proche, à l'heure où beaucoup de socialistes souhaitent enfin tourner la page du quinquennat. Pendant la campagne présidentielle, Le Foll n'a pas soutenu Benoît Hamon, qui avait pourtant remporté la primaire organisée par le PS. Dans la foulée, l'ancien ministre hollandais a été élu député sans adversaire macroniste en face de lui, ce qui éveille des doutes sur son positionnement. Lui se dit dans une opposition «*résolue et intelligente*».

## **Olivier Faure, 49 ans : Favori attrape-tout**

**Points forts.** Même si le député de Seine-et-Marne baigne dans la politique depuis plus de trente ans, il incarne paradoxalement une forme de renouveau, n'ayant jamais été ministre. Il est entouré et soutenu par la nouvelle génération socialiste (Matthias Fekl, Boris Vallaud, Johanna Rolland, Valérie Rabault, Najat Vallaud-Belkacem...) mais aussi par Martine Aubry. Ancien rocardien, proche de Jean-Marc Ayrault, Olivier Faure est convaincu que le PS n'a pas été remplacé et qu'il a toujours un rôle à jouer, à condition de mettre un terme aux rancœurs et aux courants. D'ailleurs, il ne dit jamais de mal de ses concurrents publiquement. Une stratégie qui paye. Il porte le dossard du favori.

**Points faibles.** Avec sa voix chuchotante et sa gueule de gendre idéal, il peine à imprimer dans le débat médiatique. Beaucoup de socialistes lui reprochent sa stratégie «hollandaise» : comprendre la synthèse, piochant un peu chez tout le

monde pour se placer au centre du parti. Quand le PS était puissant, cela pouvait passer. Mais ils sont nombreux à réclamer aujourd'hui une vraie «clarté» idéologique.

## **Emmanuel Maurel, 44 ans : Chef de file d'une aile gauche dispersée**

**Points forts.** Le chef de file de l'aile gauche se place dans une opposition sans détour à Emmanuel Macron. Son objectif : s'adresser de nouveau aux couches populaires, reprendre langue avec le monde ouvrier, «*le cœur de la France qui se lève tôt et que l'on n'entend pas*» dit-il . Ses concurrents lui reprochent une trop grande proximité avec La France insoumise. Maurel en fait une force : «Contrairement aux autres, rien de ce qui est à gauche ne m'est étranger.» Il s'adresse à tout le monde, de Jean-Luc Mélenchon à Benoît Hamon en passant par les écolos.

**Points faibles.** Il est le porte-drapeau d'une aile gauche dispersée voire décimée. Une partie a quitté le PS pour rejoindre le mouvement de Benoît Hamon, une autre a décidé de soutenir Luc Carvounas. Pour rafler la mise, il compte dépasser son courant. Pas simple. Il est jugé trop clivant et peu réaliste par une partie de ses camarades. Qui n'hésitent pas à brandir la menace d'une nouvelle grosse «*fracture*» au PS ainsi qu'une «*nouvelle vague de départs*» pour La République en marche si Maurel devait l'emporter.